

Antonio Pagnotta
Le dernier homme
de Fukushima

Le Dernier Homme de Fukushima

Antonio Pagnotta

Le Dernier Homme de Fukushima

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2013.

ISBN : 978-2-35949-137-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Nathalie et François
et à leurs enfants, Joséphine et Matteo

Je suis Matsumura !

1^{er} juin 2011. Le rendez-vous avait été pris à l'intérieur de la zone interdite, où le temps s'est arrêté au lendemain du séisme. Il y vivait depuis plus de deux mois dans un désert humain et une atmosphère toxique. Il est le dernier habitant de Fukushima. Pour des raisons d'honneur, il a refusé d'évacuer la zone rouge et défie Tepco, le géant de l'industrie nucléaire et opérateur des centrales accidentées. Dans un acte insensé de résistance, motivé par une légitime colère, il a choisi les radiations plutôt que la soumission. Il est devenu malgré lui l'ermite de Fukushima, le porte-drapeau de la résistance japonaise face au désastre nucléaire, et une icône mondiale. Son nom est Naoto Matsumura. J'avais donc rendez-vous avec le dernier homme debout.

Dans certains journaux étrangers, on parlait de ces rares fermiers qui refusaient l'évacuation des lieux, malgré l'air malsain que l'on y respire. Loin de considérer que seules les causes naturelles avaient provoqué la catastrophe, Naoto Matsumura pointait la responsabilité de Tepco et affirmait son refus d'abandonner sa terre. Sa détermination et son courage avaient été rapportés par une dépêche de l'agence Associated Press. Naoto

Matsumura, parmi d'autres agriculteurs aux propos plus mesurés, y exprimait ouvertement son courroux à l'encontre de la compagnie d'électricité. « Tepco disait : Il n'y aura aucun accident, jamais ! Tout le monde a été trompé. Alors, je me suis rendu au siège de Tepco, à Tokyo, pour exiger des comptes. Tout ce que les dirigeants ont su dire, c'était répéter à l'infini "*sumimasen*, je suis désolé". » De l'avis de Matsumura, la compagnie mortifère ne devait pas l'emporter à moindres frais ni enfouir ses fautes dans un lieu déserté, à l'abri du regard des hommes. Son refus d'obéir aux autorités et de se soumettre au silence était un choix humain – un choix *pour l'humanité*.

« Dans le shinto [la religion née il y a des millénaires au Japon], aucune espèce n'est supérieure à une autre. Toutes les choses, tous les êtres sont égaux parce que la nature contient une dimension sacrée qui mérite notre déférence et respect. Nous devrions tous posséder l'intuition, et comprendre que nous sommes une humble partie de ce délicat tissu de relations que l'on appelle la vie, et au grand jamais son exploiteur ni son destructeur », disait Naoto Matsumura.

Dans l'histoire du Japon et par-delà sa Constitution démocratique, son choix s'inscrit dans une tradition profonde du sacrifice. À chaque grande crise, certains Japonais font preuve d'abnégation, comme ce fut le cas des kamikazes durant la Seconde Guerre mondiale. À la teneur des propos de Matsumura, je compris que son combat le plaçait dans la catégorie bien particulière de ceux qui pensent par eux-mêmes. Dans ce pays où l'on ne prononce jamais un mot plus haut que l'autre,

ses propos tranchants m'avaient convaincu de braver la radioactivité et, un moindre mal, la police nippone.

Tomioka, le bourg que Matsumura a toujours habité, est pris en étau entre deux centrales nucléaires, Daii Ichi et Daii Ni, respectivement nommées « le grand un » et « le grand deux ». Avant le 12 mars 2011, c'était une petite ville paisible de la côte est où vivaient seize mille habitants. Depuis la fusion des trois cœurs du réacteur de Daii Ichi, la compagnie Tepco était devenue synonyme d'abjection et de destruction. Cependant, dans cette période très sensible de l'après-tsunami et des accidents nucléaires, que certains ont appelée le tsunami nucléaire, l'élite japonaise des ministères et celles de la finance et de l'industrie avait besoin du soutien populaire. Journaux et médias étaient priés d'impulser une opinion favorable, au mieux, d'ignorer les faits, au nom de l'unité nationale : Tepco est le nerf de la guerre de l'industrie japonaise – sans électricité bon marché, les usines ne peuvent pas tourner. Si Tepco n'est pas le nouvel empereur de la nation, il en est le shogun – le chef qui exerce le véritable pouvoir. Dans cette volonté de consensus à tout prix, et dans un pays où la pensée est formatée de haut en bas, Matsumura conservait sa liberté de réflexion et d'expression. Pas de doute, l'homme avait l'étoffe pour devenir un porte-parole dans ce Japon meurtri au cœur par les désastres en série, peut-être celle d'un chef.

J'avais raté l'événement. Mon père était mort le 12 mars, le lendemain du séisme qui avait provoqué le tsunami au large des côtes du Tohoku. De l'effroi de ce pays, que je connais depuis vingt-deux ans et dont

j'ai relaté les vices et les vertus pour divers magazines du monde, je n'avais rien pu saisir. C'est pourquoi, à l'aube de cette première journée de juin, j'avais délaissé la courtoise frénésie de Tokyo pour la gare d'Iwaki où j'avais grimpé dans un tortillard grinçant. Derrière le masque d'une légèreté forcée et les éclats de rire bruyants, les passagers se rongeaient les sangs, éloignés de seulement quarante-sept kilomètres de la centrale nucléaire. Pour arriver au point de rencontre avec le fermier de Tomioka, il me faudrait encore cheminer vingt kilomètres dans la nuit, le long des rails, les oreilles agacées par le coassement des grenouilles vautrées dans les rizières.

Depuis la catastrophe, les trente kilomètres entourant la centrale avaient été décrétés « espace interdit », dont l'accès était strictement contrôlé par des barrages routiers. Toutefois, les voies ferrées avec leurs rails tordus qui longent la côte étaient encore ignorées : personne ne pouvait être assez fou pour s'aventurer à pied dans la zone rouge. Cependant, le risque est constitutif du métier de photjournaliste que j'exerce depuis des années. À la difficulté physique s'ajoutaient toute la complexité de la culture japonaise et les risques à long terme de la radioactivité sur la santé. Le photojournalisme est une profession où l'on meurt jeune lorsque le succès arrive vite. Dans le métier, à quarante-cinq ans, on fait figure de grand-père et, à cinquante-cinq, de fossile. À mon corps défendant, pour le dinosaure que j'étais devenu, le temps était venu pour moi de ranger les appareils photos au placard – sauf exception. Fukushima-la-radioactive en était une ; elle exigeait l'expérience du vétéran.

Arrivé dans le village de Hisanohama, peuplé il y a encore peu de pêcheurs et d'employés de la centrale

nucléaire de Fukushima, dernière gare en service de la ligne Joban, je me fondis dans la pénombre du soir et m'engouffrai à l'intérieur d'un tunnel ferroviaire en direction du nord et de Tatsuta, un village totalement déserté de ses habitants. À la sortie du tunnel, je découvrai mon premier cadavre. La dépouille d'un chien au poil brun clair gisait entre les rails ; il avait tellement maigri qu'il paraissait momifié. Malgré son état squelettique, j'observai qu'il appartenait à la race Akita, à l'instar de Hachiko, le célèbre chien attendant son maître, dont la statue trône à la gare de Shibuya en hommage à sa fidélité. Dans les années vingt, un professeur de l'université impériale de Tokyo avait adopté un chien, qu'il avait baptisé Hachiko (« huit », en japonais), parce qu'il était le huitième chiot de la portée. L'animal avait pris l'habitude d'accompagner chaque matin son maître à la gare et revenait l'attendre en fin de journée. Un soir, le professeur n'était pas rentré. Jour après jour, pendant dix ans, Hachiko était venu attendre son retour, en vain. L'homme était mort au travail, d'une hémorragie cérébrale. Le chien que je venais de croiser sur les rails avait dû errer des mois avant de succomber. À la recherche de son maître, la force lui avait manqué pour franchir le dernier tunnel et rejoindre les hommes.

Malgré la nuit, la pluie et mon masque à gaz, j'avais l'esprit tranquille ; mes pieds connaissaient le chemin, aucun train ne viendrait me percuter ; ils avaient cessé de circuler depuis le 11 mars. J'empruntais cette voie ferrée pour la quatrième fois depuis les catastrophes nucléaires. Entre les rails corrodés par une rouille presque orangée s'étoffait dans une joyeuse insolence une herbe couleur salade. Dans l'obscurité, j'avais réglé

mon pas sur les traverses de béton, moins traîtresses que le ballast. Je connaissais ses tunnels sombres suintants d'humidité, où les pieds ne faisaient que patauger dans l'eau ; je savais distinguer le clignotement d'une alarme de celui d'un gyrophare. J'avais appris à marcher sur ses ponts d'acier couverts de boue gluante sur lesquels les semelles savonnent. Enfin, j'avais mémorisé les endroits où les rails torturés par le tremblement de terre se cabraient vers le ciel. Malgré les morsures du froid, et des radiations, les quinze kilos que je portais dans mon sac à dos étaient mon seul souci : ils me faisaient transpirer abondamment.

Dans le tunnel qui débouche sur le pont de Hirono, le vent s'engouffra brutalement et me glaça les os. Soudain, alors que j'atteignais la sortie, j'aperçus dans la pénombre la haute silhouette d'un homme sous un parapluie. À la moitié du trajet, cette présence était un imprévu de taille. Qui était ce fou en tenue de travail, chaussé de bottes de pluie et sans masque à gaz ? Que faisait-il à rôder en pleine nuit sur la voie ferrée ? Avec une touche de gouaille martiale, il déclara d'un trait : « Je suis Matsumura ! »

Matsumura est un nom courant au Japon, qui signifie « le village du pin » – les pins et les villages s'étalent du nord au sud de l'archipel. La silhouette féline de l'homme m'était familière. Il me rappelait Misshaku Kongo, l'un des deux *Nio*. Au nord de la capitale, dans la vieille ville de Tokyo, la rivière Sumida est dominée par l'immense temple d'Asakusa, dont la porte monumentale est défendue par deux *Nio*, les gardiens du bouddhisme. Sculptées dans le bois, les statues poussièreuses – mais toujours menaçantes – sont armées

jusqu'aux dents. Pour éviter que les fientes des pigeons ne souillent leurs muscles noueux, elles sont protégées par un fin grillage et arborent la puissance tranquille de ceux qui sauvegardent la vertu.

Cheveux poivre et sel et calvitie naissante, ledit Matsumura portait une vraie moustache, fait rare dans l'archipel où les visages sont glabres et la moustache millimétrique. À coup sûr, ce simple d'esprit allait sortir son téléphone portable et me balancer aux flics. Je le saluai en faisant une demi-courbette de la tête, une politesse d'ascenseur, puis accélérâi le pas pour le distancer. Sa démarche souple tenait la cadence avec nonchalance. Son calme était déroutant. Trop de force tranquille pour un simple d'esprit, et tel le coup de bambou d'un maître zen sur la nuque d'un disciple assoupi, un éclair de lucidité m'éclaircit les idées : cette silhouette au parapluie était le fermier que je devais rencontrer.

J'apprenais plus tard que Matsumura, inquiet pour moi, avait contacté mon assistante après mon départ. Il voulait savoir comment j'allais pénétrer la zone interdite. Mon assistante n'avait pu me prévenir que l'homme viendrait à ma rencontre : pour éviter la géolocalisation et la traque électronique des autorités, j'avais renoncé au téléphone. Depuis la gare de Tatsuta où nous étions convenus de nous retrouver, le fermier avait marché dix kilomètres dans ma direction, affrontant l'obscurité, la pluie et le froid.

Mes premiers mots resonnèrent en une bouillie incompréhensible, presque un meuglement courtois. Le masque qui déformait ma voix agissait tel un bâillon. Matsumura me contempla d'un air navré : « Vous ne souffrez pas avec ce truc ? »

Il avait vu juste. Au bout d'une heure, le port du masque à gaz est une véritable torture. J'avais l'impression qu'un chien enragé me mordait le visage, mais j'avais dû, pour des reportages à mener sur place juste après la catastrophe, m'habituer à le porter au sein de la zone interdite, même durant mon sommeil. Cet équipement n'était pas une option. Trois mois plus tôt, les matériaux radioactifs – iodes, césiums et strontium – avaient été vaporisés par les réacteurs n° 1, 2 et 3 de la centrale de Daii Ichi. L'air de la zone interdite était hautement contaminé. Son panache toxique s'était même propagé jusqu'en Californie. Matsumura, quant à lui, ne montrait aucune inquiétude. À cet instant, le choix entre bien accomplir mon travail ou préserver ma santé s'imposa à moi. En réalité, je crois qu'il s'agissait moins de courage que de dignité. Celle qu'affichait Matsumura destabilisait ma rationalité. Au nom de son humanité, pour la première fois depuis que j'avais commencé mes incursions dans la zone rouge, j'ôtai le masque à gaz. Je ne le remettrais plus. Tel un Japonais, en signe de respect, je partagerais sa souffrance.

La gare de Hirono s'apercevait de très loin. Ses rampes de néons éclairaient les quais, telle la lumière du jour. Plus près de nous, sur les voies, un train était resté immobilisé depuis le tsunami. Devant et derrière ses wagons, des crevasses profondes s'étaient creusées sous les rails. Sur une aire de stationnement, deux hommes fumaient une cigarette, adossés à une voiture noir et blanc dont les idéogrammes étaient reconnaissables à grande distance : police. Je m'accroupis d'un coup. Pas question de finir au poste.

« Ils ne feront rien ; c'est pénible de contrôler la nuit, me fit remarquer Matsumura, placide.

— S'ils arrivent, je devrais fuir. Je ne veux pas être arrêté. Je suis un étranger. »

Depuis le 21 avril 2011, toute personne qui pénètre dans la zone interdite risque une amende ou la prison – ou les deux. D'emblée, cette mesure a été dissuasive pour les volontaires des associations de protection des animaux abandonnés sur place, et pour les journalistes. Une arrestation signifie la fin des incursions et des reportages. Après quarante-huit heures ininterrompues d'interrogatoire, mon nom aurait été livré aux journaux et j'aurais fini gibier de dépêches. J'en avais déjà fait l'amère expérience : en mars 1997, la police japonaise m'avait arrêté dans l'usine de retraitement de déchets radioactifs de Tokai-Mura. À la suite de mon intrusion clandestine, Donen, l'opérateur, avait cependant été soumis à une enquête criminelle. Une première dans l'histoire du nucléaire civil. Outre une sécurité laxiste, j'avais prouvé qu'il y avait bien crime : certains déchets nucléaires étaient retraités telles des ordures ménagères.

Indifférent à la présence des deux policiers, Matsumura voulut reprendre la marche. D'une main que je voulais ferme, je le saisis par le coude pour l'immobiliser. Je l'obligeai à patienter. J'avais pratiqué l'aïkido au Japon ; l'art du combat au corps-à-corps commence toujours par l'évaluation de l'adversaire au premier contact. Sentir son *ki*, sa force vitale. Son bras, une masse compacte de muscles, révéla que Matsumura était une force de la nature.

Les policiers écrasèrent leurs mégots dans un cendrier

de poche, montèrent en voiture et s'enfoncèrent dans la nuit.

Après avoir cheminé sur les voies pendant une petite heure, nous arrivâmes à son véhicule, garé bien avant le bourg de Tatsuta. Il avait laissé sa petite cylindrée en contrebas, le long des voies ferrées, presque dans une rizière. La végétation avait recouvert la route en terre battue. Les pneus patinèrent sur l'herbe mouillée et, la pluie nuisant, la voiture s'embourba de façon irrémédiable, puis ce fut la panne de batterie. Le reportage était compromis. Matsumura ne s'émut pas.

« Vous allez rester ici et je vais retourner à Tomioka prendre mon camion.

— Sept kilomètres à pied ?

— À la gare, je vais prendre un vélo.

— Il n'y aura pas de problème avec la police ? »

Les vélos utilisés de la gare au domicile étaient fréquemment laissés sans antivol. Il n'y aurait aucune difficulté pour en trouver un. Immédiatement après le séisme, nombre de personnes s'étaient enfuies en n'emportant que le strict minimum. En revanche, en cas de contrôle, ce serait la première chose que les flics nippons vérifieraient : ils mettent un point d'honneur à arrêter les voleurs de bicyclettes.

« Tous les véhicules de la zone sont désormais de la ferraille. »

En attendant le retour de Matsumura, je me blottis sous une couverture de survie. La température était tombée à huit degrés et les grenouilles s'étaient tues. Au bout d'un moment, tandis que je rêvais dans mon lit de fortune, grelottant de froid, Matsumura me réveilla en braquant sa torche sur mes paupières. Petit et puissant,

son K truck, le camion des fermiers, était parfait pour tirer la voiture hors du sentier où elle s'était embourbée. En quelques minutes, nous avons retrouvé le dur. Je pris le volant de la petite cylindrée.

« Attention aux vaches ! » prévint le fermier.

Dans la zone interdite, pas un véhicule ne circulait cette nuit-là. Tout le long de la route qui conduisait à sa ferme, des panneaux d'avertissement signalaient le danger et intimaient l'ordre formel de rebrousser chemin. Des flashes d'alarmes surgissaient dans la nuit avec une régularité de métronome. Soudain, devant moi, jaillit la lumière rouge d'un gyrophare ; une voiture de police était stationnée sur le bord de la chaussée. Au volant de son camion, Matsumura ne ralentissait pas ; négligeant cette vision d'alarme je restais collé à son pare-choc. En approchant du véhicule, je sursautai : les contours d'une voiture avaient été découpés dans du contreplaqué et peinte en trompe l'œil aux couleurs de la police pour créer un épouvantail grandeur nature.

Tomioka a été légèrement touchée par le séisme. Une fois sa population évacuée, elle a sombré dans un profond coma. Les sacs de sable qui lestent le pied des panneaux d'interdiction ont été éventrés par le passage des voitures avant que la zone ne devienne légalement interdite. À l'exception du sable qui salit l'asphalte, les rues sont propres et silencieuses. Dans les maisons à la façade austère et humble, aucune lumière n'éclaire les fenêtres.

À cinq heures du matin, je m'endormais enfin sur un futon, enseveli sous une pile de couvertures. Avant de me laisser emporter par la fatigue, Matsumura voulut

savoir à quelle heure il devrait me réveiller. « Sept heures, ça va ? » Je plaidais pour neuf avant de fermer les yeux, un peu honteux.

Les aboiements d'Aki, la chienne de la ferme, me tirèrent du sommeil. Des chiens errants poussés par la faim s'étaient regroupés devant la maison. Ils savaient l'adresse bonne. Matsumura avait déjà chargé son camion avec la nourriture à distribuer. J'avais sorti de mon sac à dos mon dosimètre et des canettes de café froid que je m'étais dépêché d'avalier pour sortir de ma torpeur. L'écran du compteur Geiger affichait 1,5 microsievert par heure, soit plus de treize fois la norme acceptée. Dehors, la radioactivité serait du double : à l'intérieur des maisons, elle est toujours plus faible qu'à l'extérieur. Ce chiffre m'aiguillonnait ; il était temps de se mettre au travail.

Le lieu où réside Naoto Matsumura est situé à flanc de colline, au cœur d'une végétation dense d'arbres et de bambous. Le vent fait onduler les longues tiges des cannes et colporte le chant des oiseaux et le bruissement des feuilles. Lorsqu'on entre dans la ferme, le premier bâtiment visible est une maison en bois, de style moderne. La charpente de sapin blond s'harmonise avec ses murs blancs et lisses. De larges baies vitrées aux huisseries d'aluminium anodisé de couleur bronze ouvrent sur la cour. Le verre des portes et des fenêtres est légèrement fumé. Haute de deux étages, elle est flambant neuve et nul n'y habite. J'y ai dormi seul.

La deuxième maison, plus petite, date des années soixante-dix et, passé le *genkan*, l'entrée, la pièce possède un *hibachi*, une fosse où un feu de charbon de bois permet de se chauffer sans être enfumé. Matsumura

